

Ce qui avait le plus impressionné le docteur Théophile Will durant ce voyage en Russie, c'était l'extraordinaire étendue de ces plaines à perte de vue. À la fois magique et funèbre, le paysage russe, avec des ciels toujours encombrés de nuages, est dominé par la plaine, par les quelques masures resserrées autour d'une église en bois au bulbe parfois doré qui peine à se maintenir debout et par les innombrables chemins qui l'irriguent. Ces chemins larges et indéfinis, de terre battue, souvent de boue, sont marqués par l'errance des uns, le lourd destin des autres, ceux des prisonniers déportés dont une douce hébétude éclaire les yeux de la veuve éplorée revenant de l'enterrement de son époux, et aussi par le labeur des paysans fatigués précédant leur carriole brinquebalante. On y croise parfois des pèlerins ou des fidèles en processions, nourris de rites religieux condescendants et de chants orthodoxes byzantins, avec leurs chœurs de basses profondes qui renforcent le caractère mystique oppressant, comme une plainte dramatique aux couleurs du ciel menaçant.

Même la nuit, le chemin en clair-obscur transfigure le paysage morne sous la clarté lunaire et le mue en scène de théâtre d'ombres d'où s'échappent quelques silhouettes furtives accablées par le poids du gouffre de l'histoire. Et quand le brouillard argenté se répand comme une fine poussière sur cette terre endormie, tout se fige pour laisser passer cet instant d'une éternité fataliste.

Le ciel de Russie ne brille pas du même éclat coloré que celui d'Italie. Mais il recèle d'innombrables nuances de gris et de bleuté. Ni neutre, ni ennuyeuse, cette couleur aux multiples teintes est la couleur de l'espérance et de l'ambiguïté. Comme un paradoxe, c'est

la couleur de leur humanité, celle de la bête et de l'ange mêlés. Dans cet univers tantôt doux, tantôt inquiétant, l'homme se fond dans une humilité quasi religieuse où la nature a quelque chose de mystérieux et de menaçant. Berceau autant que tombeau, elle porte alors en elle tous les caractères, tous les sentiments de cette humanité. Douce, caressante, provocante, colérique, lumineuse, sombre et étrange.

Anatole Leroy-Beaulieu, historien en visite en Russie, attribue à la nature l'origine du comportement des Russes : « La platitude du sol et la débilité de la nature me semblent encore responsables d'un des reproches le plus souvent et peut-être le moins justement fait au peuple russe : le manque d'individualité, le manque d'originalité, le manque de facultés créatrices. L'histoire et une civilisation longtemps arriérée n'en sont certainement pas innocentes ; mais si, ce dont il est permis de douter, ce défaut est général et incurable, c'est sur la nature qu'en doit d'abord retomber la faute. S'il manque de personnalité, le Russe ressemble encore en cela à ses campagnes. De leur pauvreté, de leur monotonie vient en partie la stérilité relative de la pensée russe. Cette terre n'offre guère d'images au poète, de couleurs au peintre ; elle renouvelle peu les impressions et les idées. Si cette infécondité doit être corrigée dans l'avenir par les larges horizons qu'ouvrent de tous côtés sur le monde la science et la civilisation, n'est-ce pas au sol même qu'il faut, pour beaucoup, attribuer la longue infériorité du génie russe et slave, par exemple le manque de vie et de vigueur de l'ancienne mythologie des Slaves Russes, à côté de celle des Grecs ? »

*(à suivre)*